

La Méditerranée ou la forme de l'eau¹

Bertrand Westphal
Université de Limoges

Résumé

Jadis, un jeune homme en quête de sagesse, s'enquit auprès d'un maître taoïste: « Quelle est la forme de l'eau? ». Le maître répondit: « L'eau n'a point de forme ; elle prend la forme qu'on lui donne ». Andrea Camilleri, un écrivain originaire de la si méditerranéenne Sicile, s'est souvenu de cette anecdote. Il avait intitulé l'un de ses premiers romans consacrés au commissaire Montalbano *La Forme de l'eau*. Le dialogue taoïste semble en effet apte à définir la Méditerranée: une mer dépourvue de forme au milieu de beaucoup de terres dont chacune s'efforce paradoxalement d'établir des identités stables.

Dans mon article, je vais tenter de rendre ce paradoxe plus explicite. En fait, la question sera de savoir s'il peut vraiment être résolu ou s'il s'agit d'une aporie, autrement dit d'un paradoxe insoluble.

Au cours de cette exploration menée le long des côtes de la Méditerranée, plusieurs questions vont émerger:

1. Quel est le lien entre une culture européenne eurocentrique et la Méditerranée? Combien de rivages y a-t-il? Par ailleurs, y a-t-il une relation entre la crise européenne (pas seulement financière) et la Méditerranée?
2. Qu'en est-il de l'unité de la Méditerranée? Qu'en est-il des multiples frontières qui en font un lieu hétérogène ? (Cette réflexion nous conduira à suivre le performer mexicain Francis Alÿs.)
3. Qu'y a-t-il au-delà du mythe idyllique d'une Méditerranée bleue ensoleillée et harmonieuse? Que dire des guerres et des tragédies qui l'endeuillent aujourd'hui? La question sera abordée à travers le cinéma et, encore une fois, l'œuvre de Francis Alÿs.
4. Quel est le sens de la mer aujourd'hui ? On sollicitera quelques avis autorisés, comme celui du philologue Predrag Matvejević, et l'on réfléchira à la forme liquide des visages que décrit Yoko Tawada.
5. Quel est en outre le rôle du design dans tous ces processus? Plusieurs questions sont soulevées à ce propos par Giò Ponti, Mona Hatoum et Francis Alÿs. Pour conclure, on se demandera si Homère aurait pu être bolivien. La Méditerranée est-elle toujours dans la Méditerranée?

Mots-clés: La mer Méditerranée, paysage et imagination Méditerranée, littérature, création

Abstract

Once, a young man who was in search of wisdom asked a Dao master: "What is the shape of water?" The master answered: "Water has no shape; it takes on the shape that it is given."

Andrea Camilleri, a very Mediterranean writer from Sicily, remembered this Chinese anecdote, entitling one of the first books in his Montalbano series *La forma dell'acqua*. Indeed, the Daoist conversation seems appropriate for defining the Mediterranean: a sea without a shape in the middle of many lands, each aspiring paradoxically to establish stable identities.

¹ Cet article correspond en bonne partie au texte d'une *keynote lecture* (*The Mediterranean, or the Shape of Water*) que j'ai prononcée à la Harvard Graduate School of Design, le 14 mars 2013, dans le cadre du colloque *The Mediterranean. Region-making by design*, organisé par Hashim Sarkis et Nikos Kazzikis.

Through my paper, I will try to make this paradox more explicit, exploring if it may be solved or if, on the contrary, it constitutes an *aporía*, i.e. a paradox without solution.

During this roundtrip along the shores of the Mediterranean, some questions will emerge:

1. What is the link between Eurocentric European culture and the Mediterranean? How many shores are there? Furthermore, is there a link between the European crisis (not only the financial one) and the Mediterranean?
2. What about the unity of the Mediterranean? What about the multiple frontiers which make it a heterogeneous place? (This reflection will bring us to the path of the Mexican performer Francis Alÿs.)
3. Is there something beyond the idyllic myth of a sunny and harmonious blue Mediterranean? What about today's wars and tragedies? We will take a quick survey via cinema and, once again, Francis Alÿs.
4. What is the meaning of the sea today? This question will be explored with the help of some friends: Mediterranean philology and Predrag Matvejević, as well as the watery shape of the face according to Yoko Tawada.
5. What is the role of design in the above processes? More questions arise among Giò Ponti, Mona Hatoum and... Francis Alÿs. In turn, we are lead to some concluding questions: Could Homer have been a Bolivian poet? Is the Mediterranean still in the Mediterranean?

Keywords: Mediterranean Sea, Mediterranean landscape and imagination, literature, design.

Resumen

Una vez, un joven que iba en busca de la sabiduría preguntó a un maestro Dao: "¿Cuál es la forma del agua?" El maestro contestó: "El agua no tiene ninguna forma; toma la forma que se le da."

Andrea Camilleri, un escritor siciliano muy mediterráneo, recordó esta anécdota china, al titular uno de sus primeros libros en la serie de Montalbano *La forma dell'acqua*. Efectivamente, la conversación Daoista parece apropiada para definir el Mediterráneo: un mar sin forma en el medio de muchos países, cada uno de los cuales, paradójicamente, aspira a establecer identidades firmes.

Con mi ponencia trataré de hacer más explícita esta paradoja, investigando si es posible resolverla o si, por contra, se trata de una *aporía*, o sea de una paradoja insoluble.

Durante este viaje a lo largo de las costas del Mediterráneo, surgirán algunas preguntas:

1. ¿Qué relación existe entre la cultura europea eurocentrica y el Mediterráneo? ¿Cuántas costas hay? Y además: ¿hay un nexo entre la crisis europea (no sólo la crisis financiera) y el Mediterráneo?
2. ¿Qué pasa con la unidad del Mediterráneo? ¿Y las múltiples fronteras que lo convierten en un lugar heterogéneo? (Esta reflexión nos llevará a seguir las huellas/encontrar el camino* del artista mexicano Francis Alÿs.)
3. ¿Hay algo más allá del mito idílico de un Mediterráneo azul, solar y armonioso? ¿Qué decir de las guerras y las tragedias de nuestros días? Vamos a echar un vistazo vía cinema y, una vez más, Francis Alÿs.
4. ¿Cuál es el significado del mar, hoy? Este asunto se explorará con la ayuda de algunos amigos: la filología mediterránea y Predrag Matvejević, y también la forma acuosa de la cara, según Yoko Tawada.
5. ¿Qué papel cumple el diseño en los procesos citados arriba? Más preguntas se entrelazan entre Giò Ponti, Mona Hatoun y... Francis Alÿs. A nuestra vez, somos inducidos a poner unas preguntas conclusivas: ¿Homero pudiera haber sido un poeta boliviano? ¿El Mediterráneo está todavía en el Mediterráneo?

Keywords: Mar Mediterráneo, paisaje mediterráneo e imaginación, literatura, diseño

“Qual è la forma dell’acqua?”. “Ma l’acqua non ha forma!” dissi ridendo: “Piglia la forma che le viene data²” (110)

Andrea Camilleri, a Mediterranean writer

I

La mer Méditerranée m’inspire une immense sympathie et une fascination sans borne. Rapportée aux dimensions de la planète, elle constitue pourtant le petit bassin d’une piscine où quelques-uns, que les vrais malheurs épargnent, se baignent en été. Le petit bassin... Jadis, on aurait lui aurait accordé le crédit d’être un authentique bassin *olympique*, mais cette époque est révolue. Sur un planisphère, la mer Méditerranée est un vague étang replié sur lui-même dans un recoin de l’Histoire universelle. Aujourd’hui, ses rives ne sont plus fréquentées par Zeus, Héra et les autres divinités de l’Olympe. On voit d’ailleurs mal comment les Ulysse contemporains recevraient la visite d’Athéna sur un rivage discret d’Ithaque. Depuis quelques décennies, les plages ne sont plus désertes en Méditerranée, même si, de toutes les îles, l’ancien royaume d’Ulysse n’est pas la plus touristique, ni même la plus polluée de débris jetés par-dessus bord par des plaisanciers négligents.

La Méditerranée est soumise à la très longue durée, comme nous l’a si bien expliqué Fernand Braudel. Il y a eu le mythe ; il y a une histoire séculaire, voire millénaire. Mais la longueur du temps n’est jamais le garant du succès et de la pérennité. Le 21 juillet 1798, à Embabeh, en Egypte, le général Napoléon Bonaparte faisait remarquer à ses troupes que quarante siècles d’histoire les observaient du haut des pyramides de Gizeh. Ses troupes ne s’en sont jamais remises ; il ne leur fallut qu’une quinzaine d’années pour s’effondrer. Les pyramides n’ont pas connu meilleur sort. Entre colonisation en marche et urbanisation galopante du Caire, elles ont fini par être submergées. Rien ne dit qu’elles résisteront éternellement au déferlement de béton et aux nappes de gaz d’échappement qui recouvrent les rives de la Méditerranée et du Nil. Le regard du Sphinx est en train de se voiler.

Selon que l’on veuille chanter le mythe de la Méditerranée ou que l’on veuille évoquer sa réalité contemporaine, la teneur des propos risque de varier considérablement.

On pourra certes dire qu’elle est le berceau de l’humanité. On pourra dire que les Grecs y ont inventé la philosophie et le concept ; on pourra ajouter que les

² Andrea Camilleri reprend ici une très classique métaphore taoïste.

Romains y ont introduit la citoyenneté et la politique ; on pourra préciser que les promoteurs de la Bible y ont conçu le salut et la religion. C'est ce que fait entre autres le sinologue François Jullien, dans un bel et honnête essai intitulé *De l'Universel. De l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures* (2008). Mais si Jullien le fait, c'est pour mieux mettre en évidence que le concept, la citoyenneté et le salut ne sont pas des exclusivités de l'homme méditerranéen (je dis bien *homme* – car la femme a connu hors de l'orbite méditerranéenne un rôle plus brillant et, souvent, plus équilibré). Jullien va même un peu plus loin. Il va jusqu'à révoquer en doute l'harmonie de l'identité méditerranéenne: « Dans quelle mesure ces diverses séquences sont-elles à même de se coordonner où même seulement de se rencontrer ? Font-elles autre chose que se jouxter et se recouvrir ? » (100). La question est importante et mériterait certainement qu'on s'y arrête. On pourra aussi dire que la Méditerranée est le berceau de l'Europe et, partant, de l'Occident. Et l'on fera à nouveau appel, comme l'a fait Paul Valéry au lendemain de la première des guerres mondiales, aux Grecs, aux Romains et au christianisme, autrement dit à un modèle géométrique, à une harmonie juridique et à une unité morale, qui constitueront alors le fondement idéal de l'esprit européen (déjà en crise, pour Valéry). Il appartient ici à une Méditerranée unie dans une vision utopique de servir de socle à une culture qui lui est partiellement extérieure.

Cette vision a traversé les siècles. Elle a inspiré les arts et la littérature, la politique, et que sais-je encore. Cohérent avec lui-même, Dante ne pouvait ouvrir aux païens Aristote, Homère ou Stace les portes du Paradis, mais il leur a rendu un fieffé service. Au lieu de les placer dans son Enfer, il les a introduits dans ses limbes et dans une compagnie dont nous rêverions tous, y compris lui-même mais sans oser le confesser. Car l'homme renaissant, dont Dante exprime les premiers frémissements, éprouve un étrange tiraillement. C'est au Paradis qu'il est censé situer la beauté et l'esprit, mais c'est dans les marges de l'Enfer que l'excitation intellectuelle et la nouveauté sont au comble.

La culture romaine et une culture grecque tardivement retrouvée étaient destinées à s'allier avec la culture chrétienne dans un idéal méditerranéen ou une Méditerranée idéale dont le portrait allait être perfectionné au fil des siècles. Des limbes paradoxaux de l'Enfer dantesque, qui ressemblaient à un paradis inconfessable, au *Paradise Regained* de Milton, il n'y avait désormais plus qu'un pas à franchir. Entre les deux, il y eut *La scuola di Atene* (1509-1510) de Raphaël, la célèbre fresque qui recouvre l'un des murs du Palais Apostolique du Vatican. Cette fois-ci, Aristote et ses compatriotes figurent dans le saint du saint du christianisme où l'union sacrée entre philosophie antique et religion chrétienne était consacrée *pro maxima gloria Dei*.

Un autre fait mérite d'être souligné : le christianisme s'est rapproché de la Grèce à l'instant même où l'Europe s'est mise à balbutier et où l'on a peuplée d'*Europeensis*, néologues « Européens » conçus par Enea Silvio Piccolomini, futur pape Pie II, à la fin des années 1450. Avec le rattachement *rinascimentale* de la Grèce antique à la culture chrétienne, qui avait depuis longtemps phagocyté le rationalisme

romain, la Méditerranée participait un peu plus à la construction de cette première Europe. Le romantisme aura confirmé la tendance. Nous avons lu Hölderlin et Novalis, ou encore Byron, et pourquoi pas Chateaubriand. C'est cet état des choses dont Valéry décrètera la crise, en 1919.

Mais était-il légitime d'avoir attendu la déflagration des années 1914-18 pour annoncer la crise civilisationnelle de l'Europe et *donc* de ses soubassements méditerranéens ? Force est de reconnaître que le ver était dans le fruit depuis le début. C'est qu'on avait d'emblée oublié ou plutôt oblitéré la moitié méridionale de la Méditerranée, tout juste bonne à être colonisée un jour par Napoléon Bonaparte et quelques autres, pas tous français. Sa partie orientale allait faire l'objet d'une lecture « orientée » par l'Occident, comme l'a si bien montré Edward Said. Quant à sa divinité, elle ne laissait aucune place aux lectures monothéistes concurrentes. Drôle de Méditerranée, plus européenne que méditerranéenne, plus fallacieusement homogène que réellement diverse.

Est-ce cela qui a rendu les choses si compliquées ? Est-ce à cause de cet idéal qui se révèle frauduleux jusque dans la quête d'une beauté trop éclatante, quasiment insupportable ?

II

En novembre 2002, j'ai donné une conférence sur le tourisme à Chypre, à l'université de Nicosie. Je me souviens encore des quelques jours que j'ai passés dans cette ville à la fois belle, laide et fascinante. J'y ai vu une statue d'Aphrodite magnifique trônant dans le musée national, comme une métonymie de la culture antique.

Nicosie, la Méditerranée ou l'idéal décliné au singulier du mythe.

A la sortie du musée, quelques pâtés de maison plus loin, je me suis retrouvé dans un cul-de-sac. La rue que j'avais empruntée au cours de ma promenade était tronquée par une barricade. Au sommet de cette barricade était juché un soldat en armes. Au-delà de la barricade passait une rue perpendiculaire fréquentée par quelques chats errants qui se faufilaient entre les herbes folles. Sur le côté opposé de la rue s'élevait une autre barricade, surmontée par un autre soldat en armes. Les drapeaux flottants sur les deux barricades étaient différents.

Nicosie, la Méditerranée ou l'idéal décliné au pluriel de l'Histoire.

Et les impacts de balles toujours présents sur les façades voisines. Un vestige des violents affrontements de 1974.

Le passage par Nicosie m'inspire un détour impromptu par le Mexique et un très bel essai de Graciela Speranza, *Atlas portátil de América Latina. Arte y ficciones errantes* (2012). Dès le premier chapitre du livre, l'auteure évoque une « action

narrative » de Francis Alÿs, un artiste né à Anvers qui a choisi de s'installer à Mexico dans les années quatre-vingts. En 1997, Alÿs fut invité à San Diego, et plus précisément à *inSITE*, une exposition œuvrant au rapprochement culturel et interculturel des Etats-Unis d'Amérique et du Mexique. Pour répondre à l'invitation, Alÿs fit le voyage depuis Tijuana. En principe, une vingtaine de kilomètres séparent les deux métropoles *californiennes*. Elles seraient même connexes, si elles n'étaient séparées par une frontière étanche : voilà bien le problème ! L'artiste décida de l'affronter de manière spectaculaire :

In order to go from Tijuana to San Diego without crossing the Mexico/USA border, I will follow a perpendicular route away from the fence and circumnavigate the globe heading 67° SE, NE, and SE again until meeting my departure point. The items generated by the journey will attest to the fulfilment of the task. The project will remain free and clear of all critical implications beyond the physical displacement of the artist. (Alÿs, *inSITE* 66)

Ce projet consista pour Francis Alÿs, qui dispose d'une solide formation d'architecte, à bâtir un voyage en avion en seize escales qui devait le mener de Mexico à Los Angeles via, entre autres, Santiago du Chili, Sydney, Rangoon, Shanghai ou Anchorage. L'artiste déroula l'itinéraire sur un planisphère reproduit sur le verso d'une carte postale dont le recto était occupé par les quelques lignes reproduites ci-dessus. Le centre de la carte était occupé par l'océan Pacifique. Le parcours traçait un cercle dont la circonférence était délimitée par une série de villes côtières et la surface purement aquatique était apparemment vide de toute terre émergée.

Les vingt kilomètres séparant les deux métropoles californiennes étaient ainsi annulés. Ils avaient été remplacés par *The Loop*, qui est aussi bien le titre d'une action aux échos odysseens, marquée par un « nomadisme superlatif » (Speranza, 28). Son accomplissement a provoqué des ondes de choc qui ont dû se faire sentir jusque dans les eaux de la Méditerranée – une Méditerranée totalement excentrée sur le planisphère, plus périphérique que jamais. On ajoutera que Francis Alÿs avait investi l'ensemble de ses *exhibition fees* dans le financement du parcours. Or tout le monde n'a pas les moyens de payer un périple aérien en seize escales pour franchir une frontière.

Alÿs en était parfaitement conscient.
*Sometimes Doing Something Poetic Can Become Political
and
Sometimes Doing Something Political Can Become Poetic*
(Alÿs, *The Green Line* s/p)

Se rendre d'une partie de Nicosie à l'autre aurait pu inspirer le même *loop* à un *performer* engagé (et argenté). Il aurait fallu partir de Nicosie, suivre les côtes de la Méditerranée jusqu'au Caire, par exemple, puis nécessairement arriver à Istanbul et, de là, trouver un avion et un visa adéquats. Car, à l'image du Pacifique et de toutes les mers, de tous les océans du monde, la Méditerranée est un espace densément politique, strié de frontières souvent imperméables. A vrai dire, Francis Alÿs, qui est né en Belgique, un pays tiraillé entre plusieurs communautés, s'en est vite rendu

compte. En 2004, son attention s'est reportée sur le clivage israélo-palestinien, qui lui a inspiré une nouvelle action, intitulée *The Green Line*. Pour la mettre en œuvre, Alÿs longe la ligne de démarcation issue de l'armistice de 1948 avec à la main un pot troué d'où s'échappe un filet de peinture verte qui dessine une ligne quelque peu hésitante entre les secteurs de Jérusalem. Voici le commentaire que Graciela Speranza réserve à cette performance et aux difficultés de mobilité caractérisant la géographie locale : "Los viajes de varios días que los palestinos de Gaza deben emprender para llegar a Israel o Cisjordania, a una hora de camino de Gaza, guardan un parecido insidioso con el loop absurdo de Tijuana" (32). Le voyage de Gaza en Cisjordanie conduira un Palestinien au Caire et, de là, à Amman, en Jordanie. Il s'agira ensuite pour lui de se rendre en voiture au Pont Allenby, sur le Jourdain. A chaque étape, il lui incombera d'obtenir l'indispensable laissez-passer, le sésame qui aura été émis tour à tour par trois pays différents et selon des modalités que l'on imagine pénibles. Il est vrai que le voyage de Jérusalem au *No Man's Land* qui sépare la Jordanie d'Israël est à peine moins éprouvant. Il a été dépeint dans *Zone libre* (2005), un film d'Amos Gitai, illuminé par la grâce de Natalie Portman.

Mais revenons un bref instant à la performance de Francis Alÿs. Dans un plan géographique idéal, un individu traversant Nicosie ne devrait pas rencontrer un autre individu se rendant de Gaza en Cisjordanie. Dans la géographie quotidienne de la Méditerranée, l'un et l'autre ont pourtant des chances de se croiser au Caire. *Pontos* était le mot que les Grecs utilisaient lorsqu'ils invoquaient la nature portante de la mer. Il faut bien reconnaître que les ponts qui traversent la Méditerranée sont démesurément longs, lorsqu'ils existent.

III

Il était envisageable, à certains moments de l'Histoire, de tracer le tour complet de la Méditerranée. Sans doute une telle entreprise aura-t-elle exposé le voyageur à quelque inconfort, voire à quelque péril – mais *possible*, oui, elle devait l'être. Ibn Battūta, qui est peut-être le plus grand voyageur de tous les temps, l'avait accompli en partie après avoir quitté son Tanger natal. Il était même allé en Inde, et au Kenya, et au Mali, et en Ukraine (pour adopter des toponymes modernes).

Or le dieu Terminus est de retour. Il était jadis planté en bordure des jardins romains. Aujourd'hui, il veille sur les confins ou, plutôt, leur confère une matérialité alors qu'ils n'existent autre part que dans les esprits et dans la loi des hommes. Ou au bout de leurs fusils. Régis Debray l'a rappelé lors d'une série de conférences japonaises rassemblées dans *Eloge de la frontière*, en 2010 : « Fossile obscène que la frontière, peut-être, mais qui s'agite comme un beau diable. Il tire la langue à Google Earth et met le feu à la plaine – Balkans, Asie centrale, Caucase, Corne de l'Afrique et jusqu'à la paisible Belgique » (19).

Parler de l'espace méditerranéen au singulier constituerait-il un signe de cécité ? En tout cas, ce singulier n'a cessé d'être fragmenté au cours des dernières décennies. Combien de fois faut-il extraire son passeport pour contourner la mer du

Milieu, que ce soit à travers les terres ou sur ses eaux ? Combien de visas sont nécessaires ? Je préfère ne pas compter ; je serais incapable de le faire ; il faut être spécialiste de droit international ou de droits internationaux, un pluriel qui, ici, ne devrait pas être de mise. Depuis la chute du Mur en 1989 et la signature du traité de Maastricht en 1992, qui sont deux temps forts censés avoir conforté la paix en Europe et sur les rives de la Méditerranée, combien de guerres ont éclaté ? Autrement dit, combien de semaines ont passé sans que le sang ne coule ?

Les années 90 avec les abominations perpétrées dans l'ex-Yougoslavie et les meurtres atroces commis en Algérie. Mais aussi les tensions entre une Macédoine rêvant de son indépendance et une Grèce qui pense exercer un vieux monopole alexandrin sur le toponyme *Macédoine* et ces autres tensions, durables et quelquefois mortifères, entre les deux moitiés de Chypre.

Les années 2000 où le « théâtre des opérations » s'est déplacé vers la partie orientale de la Méditerranée, que l'Histoire n'a pas épargnée, avec Israël, la Palestine, le Liban, sans oublier la Syrie, en tête affiche.

Et puis les années 2010. Elles ont tout l'avenir devant elles ; puisque nous sommes en 2013, peut-être leur reste-il même sept ans de réflexion. Mais la Libye a déjà eu le temps de s'entre-déchirer. L'Égypte et la Tunisie ont échappé de peu à l'embrasement. Toutes les trois ont bouclé une révolution qui semble ne les satisfaire qu'à moitié. Quant à la Syrie, elle reste pour l'instant entre les mains d'un dictateur qui sème la mort autour de lui sous le regard patient des riverains de la Méditerranée et des protagonistes de la politique de ce monde.

On aurait pu rajouter à cette liste déjà trop longue le conflit éclair qui opposa l'Espagne au Maroc en juillet 2002. Bien que les deux Etats partagent à peine seize kilomètres de frontières communes autour de Ceuta et de Melilla, essentiellement, une guerre frontalière aurait pu éclater. Six soldats marocains avaient été postés au milieu de quelques bergers sur ce qui est La Isla de Perejil (*île du Persil*) pour les uns et Laila pour les autres. Les Espagnols considérèrent cet affront comme intolérable. Le 18 juillet 2002, ils recoururent aux grands moyens pour « libérer » l'îlot et capturer les militaires marocains. A l'exception de l'Algérie, la Ligue arabe s'était ralliée à la cause marocaine. A l'exception du Portugal et de la France, l'Union européenne s'était rangée derrière l'Espagne. On appréciera les symétries diplomatiques coupant la Méditerranée en deux dans le sens de la longueur. On faillit en tout cas assister à une réplique dérisoire du conflit des Malouines sous les yeux incrédules de quelques estivants égarés.

Ce genre de conflit d'opérette contribuerait presque à détendre l'atmosphère. Mais l'heure n'est pas à la détente en Méditerranée. Comment ne pas évoquer le sort des réfugiés qui se fixent, transitent ou meurent dans ses eaux et sur ses côtes ? La réalité est sombre. La fiction la traduit parfois en images supportables, là où le quotidien ne l'est pas. La fiction transite par la littérature et le cinéma, entre autres. Les œuvres abondent. La matière est immense.

Une île comme Lampedusa, à la périphérie des eaux siciliennes, symbolise le drame des *boat people* débarquant—quand tout va bien—sur les rives du paradis

supposé, à savoir la moitié septentrionale du bassin méditerranéen. En 2004, dans un court-métrage présentant l'une des *Visions of Europe* proposées par vingt-sept cinéastes issus de l'Union européenne, la réalisatrice portugaise Teresa Villaverde a donné un aperçu de la situation, qu'elle a résumée sous un titre emblématique: *Cold Wa(te)r*. Pour certaines et certains, l'eau de la Méditerranée est aussi froide aujourd'hui que la guerre qui opposa naguère deux blocs rivaux.

Le film le plus connu qui mette en scène Lampedusa et ses habitants est sans aucun doute *Respiro*, sorti en 2002 sur les écrans italiens. Emanuele Crialese y passe complètement sous silence les débarquements désespérés des nouveaux damnés de la terre qui fuient la misère et les misères du monde. Il se rattrape en 2011, dans *Terraferma*, où Linosa, au nord de Lampedusa, abrite le drame de rescapés africains en butte contre les coups de filet de la douane après avoir échappé par miracle à la noyade. En 2005, Crialese avait proposé au public *Golden Door*, histoire d'une autre émigration : celle des Siciliens vers le Nouveau Monde qui, pour un certain nombre d'entre eux, s'interrompait là où il devait commencer, à Ellis Island.

Il est hors de question de tourner le dos à ce drame si méditerranéen. Dans *L'Homme qui voulait vivre sa vie* (2010), un film d'Eric Lartigau tiré d'un roman de Douglas Kennedy, Romain Duris incarne un personnage qui décide de quitter la France, de changer d'identité et de se faire oublier. Comme les frontières sont davantage ouvertes au cœur de l'Europe que sur ses rives, il parvient à se rendre au Monténégro et à s'installer à la verticale des bouches de Kotor. L'endroit est magnifique. Une dizaine d'années après le conflit yougoslave, le calme est sidérant, mais il n'est pas complet. Romain Duris - ou son personnage - est reconnu, alors qu'il a un meurtre (accidentel) sur la conscience. Il reprend la fuite. Il embarque sur un cargo pour gagner un lointain indistinct. Sur le cargo se joue un nouveau drame : des clandestins sont jetés à la mer par un équipage anonyme qui a perdu tout sens de l'humanité. Lui-même est catapulté par-dessus bord, mais il réussit à grimper dans un bateau pneumatique et à repêcher l'un des hommes envoyés à la mer avant lui. Tous deux débarquent vivants en Italie et sourient. Le spectateur est soulagé. Au fond de lui-même, il sait que la réalité est moins belle.

Reste alors à rêver et à espérer que le rêve se matérialise un jour. Laissons à Francis Alÿs le soin de révéler une des facettes de ce rêve, qui se tisse quelque part entre Tanger, au Maroc, et Tarifa, en Andalousie. Et choisissons une date dans un calendrier onirique: le 12 août 2008. C'est ce jour-là qu'à l'occasion d'une performance de l'artiste belge et mexicain un souffle d'optimisme a traversé les eaux du détroit de Gibraltar.

A line of kids, each carving a boat made out of a shoe
Leaves Europe in the direction of Morocco,
While a second line of kids with shoe boats
Leaves Africa in the direction of Spain
The two lines will meet on the horizon (Alÿs, [http s/p](http://s/p))

L'action est intitulée *Don't Cross the Bridge Before You get to the Water*. Ce titre intrigue. Il véhicule un subtil avertissement. Peut-on construire un pont ou même en

invoquer le projet lorsqu'on ignore la sensation que procure un pied plongé dans l'eau ? J'ai découvert cette très brève performance de Francis Alÿs sur son site personnel. Elle se conclut sur une annonce elle aussi déconcertante: *Coming soon*. L'action est assez courte ; elle dure moins d'une minute. J'ai d'abord pensé que le site présentait le *trailer* d'un travail à venir. Mais il ne s'agissait pas d'une bande-annonce. C'est bien d'un rêve qu'il était question. Or les rêves ne sont jamais contemporains du réel. Leur présent se traduit par *soon*. *Sometimes*. En deçà de l'horizon, dans le meilleur des cas, car l'horizon est inaccessible, qui se déplace en même temps que la réalité. Il n'y a que les frontières humaines qui soient immobiles.

IV

Les frontières sont omniprésentes dans le temps et dans l'espace de la Méditerranée. Je propose toutefois que nous nous abstenions d'en dresser l'éloge. Régis Debray a choisi de le faire. Pour justifier son choix, il a affirmé : « Le bonheur est dans le pré, soit, mais non dans le terrain vague » (75). Régis Debray n'aime pas les terrains vagues. Mais ce terrain vague pourrait bien être celui que constitue le territoire idéal d'une illusion géographique qui serait l'autre nom de l'utopie.

En ce qui me concerne, les conséquences de cet éloge m'inquiètent. Je préfère, et de loin, envisager un terrain vague ouvert au mouvement et à un reste d'espoir qu'un pré verdoyant mais fermé sur celles et ceux qui sont dedans et clos sur celles et ceux qui sont dehors. La partie riche de l'Europe n'a pas vocation à devenir un *walled garden* dont les murs d'enceinte administratifs ou, qui sait, matériels se dresseraient le long des côtes septentrionales de la Méditerranée. Or ce risque est grand. L'exemple des hideuses palissades qui séparent le sud-ouest des Etats-Unis du Mexique est présent à l'esprit de bien des Méditerranéens.

Comme Francis Alÿs, Yoko Tawada est une artiste qui a élu domicile à bonne distance de son lieu de naissance. Japonaise, elle a opté pour l'Allemagne. On remarquera au passage que cette *élection* est un luxe que les ressortissants des pays riches ont en partage. Les uns *s'expatrient*, les autres *émigrent*. Yoko Tawada s'est expatriée. En 1991, elle a publié un recueil de nouvelles : *Wo Europa anfängt*, qui, en 2002, a été traduit en anglais sous le titre *Where Europe Begins*. Dans l'une des nouvelles, l'héroïne se regarde dans un miroir et constate que la forme de son visage a changé depuis la veille. Elle n'est pas vraiment surprise.

Eighty percent of the human body is made of water, so it isn't surprising that one sees a different face in the mirror each morning. The skin of the forehead and cheeks changes shape from moment to moment like the mud of a swamp, shifting with the movements of the water below and the footsteps of the people walking above it.

La physionomie de la jeune femme qui va prendre un bain, dans la nouvelle de Yoko Tawada, est aussi fluide que le monde, qui est – rappelons-le - un globe terraqué. La Méditerranée est une mer modeste par ses proportions mais qui donne une dimension aquatique à tout un univers se déployant au confluent de l'Europe, de

l'Asie et de l'Afrique. La force de l'élément liquide y est énorme, presque panique. Elle agit sur un tout (*pan*), elle agit tout.

Dresser l'inventaire des vocables que les Grecs, par exemple, avaient forgés à partir des formes et des usages de la mer est éclairant. Predrag Matvejević l'a fait une première fois en 1987 dans son *Bréviaire méditerranéen* et une seconde fois, une dizaine d'années plus tard, dans ses leçons au Collège de France. Pour les Grecs, la mer est tour à tour *hals*, sel et matière, *pelagos*, infini béant, *thalassa*, concept et expérience, et encore *pontos*, mer support de voyage, ou *kolpos*, refuge en ses recoins. Je ne suis pas helléniste et peut-être y a-t-il d'autres termes encore pour désigner la mer. En tout cas, comme précise Matvejević :

Dans les textes des poètes et écrivains, ces mots pouvaient se joindre et se lier les uns aux autres, multipliant, ainsi composés ou unis, leurs significations respectives : matière-présence, nature-espace, voie-événement, étendue-spectacle. Ces expressions varient à l'infini, comme les aspects de la mer elle-même. (14)

Les flots de la Méditerranée sont aussi changeants que le visage décrit par Yoko Tawada. Devant le spectacle de l'Histoire et de l'actualité, il leur arrive d'être empreints de tristesse. Il leur arrive même d'être affligés ou horrifiés. Car la Méditerranée n'est jamais insensible à ce qui se passe à sa surface ou dans les terres qu'elles irriguent et qui, bien au-delà de la limite des oliviers évoquée par Fernand Braudel, s'étendent jusqu'au cœur de l'Europe au nord, jusque dans les sables du Sahara au sud, jusqu'à l'ancienne Babel à l'est et jusqu'aux archipels parsemant l'Atlantique à l'ouest. C'est qu'elle rayonne, la mer. Mais le recours à la métaphore n'est pas suffisant. Il ne l'a d'ailleurs jamais été. Il n'est pas satisfaisant de déléguer à une Méditerranée allégorisée ou mythique, passée au crible d'une histoire prestigieuse, ce qui relève de la responsabilité actuelle de ses ressortissants et de toutes celles et tous ceux qui la fréquentent soit physiquement soit par le discours – ou les deux ensemble (ce qui est toujours préférable).

La Méditerranée n'est pas seulement la mer du milieu d'un tout dont la portée s'est relativisée au fil des décennies – fût-ce au plus grand profit d'une humanité dont les centres n'ont cessé de se multiplier et de se diversifier en marge de tout fantasme de globalisation. Elle est encore moins un *Mare Nostrum*. Qui serions-nous ? Qui serait le *nous* auquel ce *nôtre* renverrait ? Un *nous* ouvert sur le monde, idéalement. Un *nous* qui trop souvent se cherche une identité au singulier, dans une pratique illustrée par France en décembre 2009 à l'occasion d'un débat sur l'identité nationale qui en a fait frémir plus d'un.

A mon sens, la Méditerranée serait plutôt un modèle flottant et liquide qui exprime l'extrême contemporain. On dit souvent que le postmoderne subsume sous lui la présence d'un passé. Alors oui, la Méditerranée est postmoderne. Elle est à la fois la Grèce d'Homère et cette Grèce que les exégètes d'une crise économique durable aiment à stigmatiser avec un sadisme presque explicite ; elle est l'Espagne d'Al-Andalūs et du juge Garzón ou la Tunisie de la Révolution de Jasmin ; elle est le Liban inquiet d'aujourd'hui et la Phénicie d'hier qui vit naître sur ses rives la princesse Europe à la nombreuse descendance.

Elle est aussi toutes celles et tous ceux qui viennent chercher sur ses eaux et puis sur ses rives un mieux-être, ou la simple survie. Agissent-ils dans le souvenir du culte de l'hospitalité jadis voué aux voyageurs, au nombre desquels pouvait figurer quelque *theos xenos* ? Un Ulysse de retour à Ithaque, un Œdipe réfugié à Colone, un Christ rendu méconnaissable après sa sortie du tombeau. Rien n'est moins sûr, car la tradition s'est perdue. Le seul *theos xenos* dont le culte se pratique aujourd'hui sur les rives de la Méditerranée est un footballeur. Il s'appelle Messi. Il est argentin ; il marque beaucoup de buts. Son temple est le Camp Nou de Barcelone. On lui voue un culte.

V

Que peut la littérature ? Que peut le design ? Que peut l'architecture ? Que peuvent toutes les formes de représentation artistique et artéfactuelle du réel ? Hélas, la réponse n'est jamais livrée en même temps que la question dans un bel emballage rassurant. Ici, rien ne va de soi, sauf sans doute un constat : chacune de ces approches est en mesure de figurer le réel, de se transformer en ce que Paul Ricœur appelait un « laboratoire du possible », une formule géniale dans sa simplicité qui nous rappelle que l'effort de représentation peut mouvoir un ensemble de virtualités littéralement infini. C'est à nous qu'il appartient d'animer ce laboratoire, de lui « donner une âme » —les uns par l'œuvre de création, les autres par le travail d'analyse.

Environ un an après mon bref séjour chypriote, j'ai vécu une autre *full immersion* méditerranéenne. C'était à Gênes, où s'étaient réunis des designers issus pour la plupart du bassin méditerranéen. L'enjeu collectif était de réfléchir à un *Med Design*. L'expérience fut très stimulante pour moi en vertu de sa portée interdisciplinaire mais aussi parce qu'elle soulignait la difficulté qu'une telle réflexion entraînait. Suffit-il en effet de réunir des designers de Turquie, d'Espagne, d'Italie ou d'Égypte pour qu'un design méditerranéen émerge ? Voici ce qu'avait proposé Sebnem Timur, de la Istanbul Technical University :

There could be various approaches in handling the relationship between Mediterranean identity and design. One axis of inquiry could be to look into how the characteristics of the Mediterranean region can affect the forms of design or material culture in general. And the other one could be how this Mediterranean approach can transform the existing forms or define new uses or experiences for them. Both approaches seem to be relevant when we are talking about Mediterranean identity and design. (192)

Les propos sont limpides et coulent de source. Mais, à mon avis, plusieurs difficultés subsistent. La première est liée au contenu de ma propre intervention : existe-t-il une *et une seule* identité méditerranéenne (ou autre), fût-elle le résultat d'une hybridation idéale ? Je ne crois pas et je reste cohérent avec moi-même : une identité déclinée au singulier, qu'elle soit perçue dans une optique inclusive ou exclusive, demeure suspecte, car même une supra-identité reste une identité bornée, définie par un ensemble de frontières incluant une échelle différente.

En fait, je privilégie le point de vue d'une Mona Hatoum, grande figure de l'art en Méditerranée. Née à Beyrouth en 1952 de parents palestiniens, britannique sans jamais avoir été libanaise ni palestinienne, Mona Hatoum a d'abord été une *performer*. Depuis une vingtaine d'années, elle se livre à des *installations*. J'en évoquerai deux ici, à commencer par *Light Sentence* (1992), qui, comme il est dit dans un article de Janine Antoni, exprime la tentative de mettre en scène "an environment in constant flux – no single point of view, no solid frame of reference", car Mona Hatoum sait bien que l'espace n'est jamais stable : « I want to create a situation when reality itself becomes a questionable point. Where one has to reassess their assumptions and their relationship to things around them ».

Ensuite, il y a *Maps*, un *floor work* de 1998. Une mappemonde composée entièrement de billes de verre investit un parquet. En principe, une mappemonde a vocation à représenter l'intégralité de la planète. Mais l'installation aurait pu se limiter à représenter la surface de la mer Méditerranée. Ou ses rives. De toute façon, je crois que pour une mer comme la Méditerranée, l'eau est une synecdoque de la terre. L'eau est ce qui précède la terre ; ce qui est sur terre procède de l'eau. Les billes de Mona Hatoum bougent à mesure que les spectateurs se déplacent dans la pièce. La géographie est aussi instable que l'identité. Il n'y a d'ailleurs pas d'identité, mais une entropie identitaire qui transgresse toute idée d'unicité et de clôture, comme le territoire dont on sait depuis Deleuze et Guattari qu'il ne cesse de se déterritorialiser pour se reterritorialiser autrement. Et tant pis si les billes en mouvement présentent un risque, car, comme précise Mona Hatoum, il y a bien dans cette installation "an aspect of futility and danger". Lorsque j'ai évoqué cette œuvre pendant un séminaire de master, à l'université de Limoges, plusieurs étudiants ont remarqué que ces billes ne constituaient pas que le véhicule abstrait d'une géographie physique, mais aussi une vaste allégorie du flux humain, de toutes les diasporas. Nous sommes tous des billes en mouvement.

A propos du design, j'ai mentionné une première difficulté, qui consiste en la définition d'une identité dont l'application est matérielle. Il en est une autre qui lui est étroitement associée : celle de la typicité. Y a-t-il des objets *typiquement* méditerranéens ? Le projet génois en a mentionnés un certain nombre, comme par exemple, en Italie, la cafetière napolitaine ou la chaise de Chiavari, (la *chiavarina* ligure)³, dont s'est inspiré Giò Ponti pour dessiner sa chaise *Superleggera*, en 1957. Ou encore la couscoussière et les plats à tajine. En fait, les designers des différents pays de la Méditerranée avaient tendance à mentionner des objets inhérents à leur culture. Ce que proposent les designers turcs que j'ai cité à l'instant est plus ambitieux : peut-on concevoir un design méditerranéen transcendant les frontières des Etats riverains⁴ ? Ce n'est sans doute pas impossible, mais c'est compliqué, pour

³ Voir Paola Gambaro, « Identity and design starting from local typicalness », in *Medesign_forme del Mediterraneo*, (239-242).

⁴ Une question tout à fait analogue, qui portait sur le design et l'habitat de la Méditerranée occidentale, a été posée lors d'une autre manifestation d'envergure, *EuroMedSys*, organisée sous l'égide de la Région Toscane à Sienne, en 2003. Elle s'appuyait sur un partenariat transnational impliquant l'Italie, la France, l'Espagne, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Les actes du colloque, *Abitare Mediterraneo*.

peu que l'on cherche à éviter la typicité, voire le pur stéréotype. La tâche du designer est en effet complexe, car il affronte la matière et non un principe abstrait. Celle de l'architecte ne l'est pas moins. Et cela est vrai pour tous les artistes.

Parfois il n'est pas simple non plus d'avoir à traiter la dimension symbolique du réel. C'est même souvent très ardu, surtout lorsqu'on a en perspective de boire de l'eau ailleurs que dans son propre puits, car la saveur de ce qui est autre est inséparable du vrai savoir. C'est si vrai que *sapere* en latin, une langue si profondément méditerranéenne, recouvre les deux sens : avant de savoir, il faut avoir goûté à ce que l'on ne connaît pas. Du reste, c'est aussi pour goûter à une eau différente que la protagoniste de *Where Europe begins*, la nouvelle éponyme du recueil de Yoko Tawada, a entrepris son voyage en trans-sibérien. Elle a ainsi mis à profit le conseil de sa grand-mère.

En un sens, c'est également ce qui a motivé Francis Alÿs. Bien qu'il soit plutôt un homme de la mer du Nord et du golfe du Mexique, Alÿs aura été le génie tutélaire de notre voyage en Méditerranée. Car, comme on l'aura compris, le voyage en Méditerranée peut suivre un autre itinéraire que celui du pourtour de son bassin. En décembre 2010, Alÿs s'est rendu à Trabzon, en Turquie, sur les rives de la mer Noire. Il a puisé de l'eau à l'aide d'un seau rouge. Quelques jours plus tard, il était à Aqaba, en Jordanie, pour verser cette eau dans la mer rouge. Cette performance a un titre aussi transparent que l'eau : *Mixing Water from the Red Sea With Water from the Black Sea*.

La couleur de l'eau est la même sur les rives des deux mers. De même que le son du ressac. Et les pétroliers, à quelque distance du rivage se ressemblent. Tout au plus, notera-t-on que le crépuscule est en train de descendre sur Aqaba, mais on sait bien que le lendemain le soleil se lèvera plus tôt à Aqaba qu'à Trabzon. L'ordre cosmique du monde est intact. Voilà une certitude. Il n'y en a pas tellement plus.

C'est vrai que le défi des designers et des architectes est immense : tenter de donner forme à quelque chose qui a la forme de l'eau. On doit pouvoir y parvenir. Il faut continuer de chercher un domicile acceptable. L'odyssée est après tout ce que la Méditerranée a produit de plus beau. Et l'odyssée est belle lorsque son issue est incertaine.

Pour conclure, je cède la place à Jaime Caballero Tamayo, un poète bolivien, dont Andrés Neuman, auteur de *Cómo viajar sin ver* (2010), « comment voyager sans voir », cite quelques vers lus au hasard d'« une plaque du chimérique Musée du Littoral Bolivien », à La Paz,—« chimérique », car la Bolivie est exempte de façade maritime : « El mar está más lejos que una noche pasada... / El mar está más cerca que mañana » (76). La mer est plus lointaine que la nuit passée... La mer est plus proche que demain. En somme, la mer est odyssée et nostalgie. Tamayo aurait pu être un poète grec. Homère aurait pu être un poète bolivien. La Méditerranée est partout et nulle part. Elle prend la forme de l'eau.

Contributi per una definizione, ont été publiés à l'IRPET de Florence en 2004 sous la direction de Giuseppe Furlanis, Giuseppe Lotti et Saverio Mecca.

Article reçu 30 juin 2013
2013

Article lu et accepté 29 juillet

Oeuvres citées

- Alÿs, Francis. *inSITE97: Private Time in Public Space*. Ed. Sally Yard. San Diego: Installation Gallery, 1998.
- . *The Green Line*. New York: David Zwirner, New York, 2007.
- . <http://www.francisalys.com/>
- Antoni, Janine. "Mona Hatoum by Janine Antoni". *BOMB Magazine. The Artist's Voice*, 63, Spring 1998.
- Camilleri, Andrea. *La forma dell'acqua*. Palermo: Sellerio, 1994.
- Debray, Régis. *Eloge de la frontière*. Paris: Gallimard, 2010.
- Hatoum, Mona. "Mappings" (a lecture). *Map Marathon*, London, Serpentine Gallery, 16-17 octobre 2010, vimeo.com/24541176 (consulté le 10 septembre 2012).
- Jullien, François. *De l'Universel. De l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*. Paris: Fayard, 2008 (Seuil, « Points Essais », 2011).
- Matvejević, Predrag. *La Méditerranée et l'Europe*. Stock: Paris, 1998.
- Neuman, Andrés. *Cómo viajar sin ver*. Madrid: Alfaguara, 2010.
- Speranza, Graciela. *Atlas portátil de América Latina. Arte y ficciones errantes*. Barcelona: Anagrama, Colección Argumentos, 2012.
- Tawada, Yoko. *Where Europe Begins*. Translated by Susan Bernofsky & Yumi Selden. New York: New Directions Publishing Corporation, 2002.
- Timur, Sebnem; Er, Ozlem, Ariburun, Ece. "Forms of the Mediterranean and Turkish Design Identity". *Medesign_forme del Mediterraneo*. Ed. Raffaella Fagnoni, Paola Gambaro, Carlo Vannicola. Firenze: Alinea Editrice, 2004.